Deuxième Année — N° 27. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 1er Mai 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD ☆ Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Le Premier Mai..... MARIANNE
Apologie de la Prison..... Georges YVETOT
La Guerre aux Enfants..... Véra STARKOFF.
Un Exterministe de Gauche..... WALDEMAR GEORGE
Les Forces Détournées..... Louise BODIN
Notes d'une villageoise..... Germaine DEGROUD
Bouquet de Muguets..... MARIANNE
Quatre-vingt-six ans d'action féminine MARCELLE CAPY.

Le Premier Mai

Si nous remontions un peu le passé du Premiers Mai ; si nous parcourions le chemin de son histoire ? Car le Premier Mai a une histoire et très intéressante à de multiples points de vue.

Nous regrettons de n'avoir ni le temps, ni la place, ni le goût. En effet, nous vivons en un temps où les restrictions et le manque de liberté nous obligent à plutôt casser notre plume que de dire le contraire de laVérité. Nous en sommes là. Aussi, ne puis-je vraiment mieux faire pour écrire et être lu que de faire l'historique rapide du Premier Mai, plutôt que de commenter ce qu'il fut et ce qu'il devrait être.

Il faut se souvenir que c'est d'Amérique, du prolétariat du Nouveau-Monde que nous est venue en même temps que la belle idée, la mise en pratique héroïque du Premier Mai... Ah ! ces Américains !...

Depuis le 1er mai 1886, jour choisi par les ouvriers américains pour leur premier grand mouvement en faveur de la conquête par voie directe de la réduction des heures de travail, le Premier Mai a suivi sa destinée en des phases bien diverses dans chaque pays. Il a d'abord été comme un vaste rendez-vous des travailleurs décidés à obtenir, coûte que coûte, une amélioration notable à leur sort. C'était bien une manifestation ouvrière assez redoutable aux parasites et aux exploiteurs.

Mais il ne pouvait manquer d'être aussi accaparé par la politique.

Cela fut très dommage, car il perdit alors son sens originel, son caractère absolument ouvrier.

Après cette déviation, il reprit en France son véritable esprit de lutte de classe et son originalité exceptionnelle d'action directe. Il fut alors, jusqu'à la guerre, c'est-à-dire jusqu'en 1914, une belle et grandiose manifestation syndicaliste internationale des Travailleurs

Les ouvriers et ouvrières de France ne manqueront pas de lui faire reprendre bientôt la vogue perdue en ces années douloureuses de guerre dont celle-ci, espérons-le, sera bien la dernière, celle qui fera pour toujours mourir la guerre !

Est-ce l'année 1919, est-ce l'année 1920 qui permettra aux Prolétaires du monde de célébrer partout, magnifiquement, le Premier Mai de la Paix et de la Liberté ?

En tous les cas, le Premier Mai de l'année 1918, encore, ne marquera pas dans les annales ouvrières. Que fera-t-on cette année ?

Comme je le fais ici, on parlera des Premier Mai passés, on exprimera l'espoir de Premier Mai futurs. Et ainsi, une fois de plus, le monde qui souffre et qui produit, qui espère et qui meurt, le monde du Travail ne célébrera pas l'avènement des Temps Nouveaux en ce Premier Mai de guerre, en ce Premier Mai de l'an 1918.

Hélas !... Hélas !... Trois fois Hélas !... Que faire de plus ?

Mais courage et espoir quand même ! Il est peut-être dans la destinée des Peuples que du plus grand des maux sortira le plus durable des biens. Le bonheur par la Paix et par le Travail, dans la Justice et dans la Liberté peut surgir de ces années affreuses... Qui sait ?...

C'est peut-être l'accouchement douloureux d'une Société Nouvelel qui s'opère en ces jours de tristesse et de mort.

Quoi qu'il en soit, l'Humanité n'aura que l'avenir dont elle sera digne. C'est pourquoi les bons, les amants sincères de la Liberté doivent lutter toujours contre les forces mauvaises qui se disposent à profiter du malheur général... O femmes de cœur, ô femmes de raison, soyez avec les hommes de bonne volonté qui suivent la vérité.

On sent bien déjà que le lendemain de la guerre fait l'espoir

des uns et l'angoisse des autres. Il nous appartient de savoir où est le Vrai, où est le Juste.

Ah ! si les femmes comprenaient combien grave est le problème de l'avenir et si elles savaient que la Bonté, le Courage, la Foi dont elles ont l'apanage est source de Force et de Régénération, le monde intéressant qui, partout, souffre, pense, et produit serait prêt alors pour une vie nouvelle et belle d'amour et d'harmonie par le travail libre, par la pensée libre, par la liberté pour tous, par la liberté partout !

Mais avant cela quel travail salutaire d'épuration humaine il y aurait à faire pour que jamais la tyrannie de qui que ce soit puisse encore imposer aux hommes de s'entretuer les uns les autres au profit

Le Travail souverain tout est là ! C'est lui qui engendrerait partout le bien-être, le bonheur, l'amour, la vie !

La Fraternité entre tous les hommes est possible malgré la corruption mondiale pourvu qu'on ait assez de vertu et d'héroïsme pour supprimer, par la raison si possible, par la violence s'il le faut, tout ce qui opprime les uns à l'avantage des autres ! La suppression des Tyrans couronnés s'impose d'abord. La tyrannie ensuite tombera d'elle-même.

L'Egalité peut naître, pourvu que des individus assez purs de mœurs, assez dévoués et désintéressés aient le courage et l'audace de renverser les colonnes duTemple où, en tous temps, se glorifie le Veau d'Or !

Alors, resplendira soudain l'Aurore de la Liberté, aux yeux de tous les humains réconciliés !

Et pour un si beau résultat, il n'y aurait pas besoin de répandre autant de sang humain qu'il s'en est répandu depuis quatre années !

Mais je crains de faire en ce moment un beau rêve après m'être endormi un beau soir dans les muguets du Premier Mai !

MARIANNE.

Apologie de la Prison

A Charles Rappoport.

Rassurez-vous, ce n'est pas du tout tristement que j'entreprends aujourd'hui de vous parler de la prison, de la prison politique.

Le sujet par lui-même comporte bien quelques réflexions peu divertissantes, mais on ne pleure pas toujours en prison, pourvu qu'on ait la conscience tranquille et la satisfaction de soi-même.

En ce moment, on ne peut s'empêcher de se demander ce que font les prisonniers politiques... Il y en a tant !...

S'ennuient-ils ? Souffrent-ils ?

L'homme d'esprit et de caractère peut tout surmonter. Cela, c'est une affaire de tempérament. C'est une affaire d'individu.

A vrai dire, rien ne vaut la liberté ; c'est entendu. Mais d'abord, où donc est-elle, la liberté absolue ?

C'est pourquoi, si paradoxal que cela paraisse, il est des prisonniers politiques qui ont déclaré ne s'être jamais ennuyés en prison et ne s'être jamais senti aussi libres qu'en prison. Moi-même, j'ai émis ce paradoxe.

C'est une façon de causer, certes. Je voulais dire que l'homme libre l'est moralement partout, même en prison !

En effet, jamais un esprit indépendant, un tempérament fougueux d'homme d'action ne s'est senti autant apaisé, seul avec lui-même et avec ses pensées, qu'en une cellule de maison d'arrêt...

O douce liberté de l'enfermé !...

Ah ! laissez-moi vous l'avouer :

J'ai passé de délicieux moments de réflexion, d'exquises heures de méditations, d'études et de souvenirs dans les divers lieux où la République me fit expier mes crimes personnels ou collectifs d'avoir cru en la liberté d'exprimer des idées et des espoirs en opposition aux idées et aux espoirs des ennemis avoués de la devise affichée et gravée partout — même sur les prisons : *Liberté, Egalité, rFaternité !...*

La République fit assez bien les choses pour un modeste militant ouvrier puisqu'elle m'octroya, pour délits d'opinion, environ huit années de prison, sur lesquelles j'en ai bien accompli au moins trois années. Je dois encore à mon doux pays environ six mois... D'ailleurs, on a su me le rappeler...

C'est peu, direz-vous, auprès de tant d'années de prison des martyrs de l'idée, d'un Blanqui, pour ne citer que celui-là parmi ceux qui ont honoré l'humanité de leurs souffrances et fait resplendir l'idée de Liberté par leur longue captivité... Oui, c'est peu... Mais je me considère toujours « en liberté provisoire ».

Aussi, je ne me pose pas en martyr de la cause.

Je méprise, d'ailleurs, très profondément certains personnages qui, se gaussant de leurs tapageuses esbrouffes de détenus politiques ont essayé de faire croire à un public bénévole qu'ils avaient souffert pour leurs idées. Ils ont menti. C'est faux. Ils n'ont pas souffert. Ils ont joui du prestige que leur donnait aux yeux naïfs de beaucoup l'éclat de leur mise à l'ombre, non pas pour des convictions, mais pour des excès calculés en vue d'une notoriété de mauvais aloi. D'idées, ils n'en avaient pas à eux... Ils avaient celles de tous.

Je n'ai pas besoin de mettre des points sur les *i*. On connait ces renégats. Inutile de mettre des noms sur les fronts de ces pantins de la lutte sociale. Ils n'ont rien fait que se faire de la réclame. Ces *m'as-tu-vu* de la politique n'étaient rien autre que des arrivistes méprisables prêts à renier leurs idées et à vendre leurs complices. Ils ont trouvé leur chemin de Damas, les uns dans le reniement total de leur passé et le rachat de ce passé par toutes les saletés possibles ; les autres par le passage d'une vis d'ascète à une vie de jouissances effrénées dans l'orgie malsaine d'une vie agitée de rats d'égouts. Comment finissent-ils ? Vous le savez.

Par contraste, les travailleurs qui ont passé quelques années en prison, en une ou plusieurs fois, pour des délits politiques ou d'opinion, sont, en général, restés ce qu'ils étaient : des modestes et des convaincus. Ils peuvent susciter des jugements stupides, des critiques mal fondées sur leur conduite très réservée actuellement, mais ils restent propres devant leur conscience et n'attendent que l'occasion pour se montrer à tous tels qu'ils ont toujours été : des sincères et des humbles, des convaincus et des ardents !

Aujourd'hui encore la Prison reste le seul endroit où se rencontrent vraiment des esprits libres. La prison est un crible. On s'y épure ou l'on s'y pourrit. On y choisit sa voie future dans le silence.

C'est peut-être pour cela que ce bon vieux philosophe politique, Charles Rappoport, se rit des politiciens qui l'ont mis à l'ombre et refuse de leur demander comme une grâce ou la réparation de leur erreur, une liberté provisoire dont il n'a que faire si une femme et des enfants ne gémissent point dans la misère du fait de son incarcération et si la liberté provisoire consiste à être toujours épié ou mouchardé.

Rappoport est un studieux, un travailleur acharné. Jamais la vie de monastère laïc auquel on l'astreint ne lui fut meilleure

occasion de réfléchir et de travailler pour tous... Courage, mon vieux, et fais-nous un chef-d'œuvre !

Une cellule de la Santé, certes, ne vaut peut-être pas la Bibliothèque Nationale, ni même la mansarde où l'on laisse courir sa plume sur le papier à la fantaisie de son esprit, à la rigoureuse exigeance de ses pensées. Mais enfin, je le sais, on y possède, avec la tranquillité, le bien-être et la lumière des grands établissements... Tout ça gratis.

Le personnel y est des plus serviables et pourvu que, en ces établissements publics et privés à la fois, on s'y respecte soi-même, on y est fort respecté par le personnel de service.

Voilà, je crois, presque une réclame pour la maison. Mais que cela ne vous engage pas trop à y courir. Bien faire et ne pas se faire arrêter vaut mieux que le contraire.

D'ailleurs, charmantes lectrices, vous n'iriez pas à la Santé, vous, êtres délicats. C'est Saint-Lazare, cette maison ignoble, indigne de la capitale, qui, à Paris, abriterait vos audaces de penser et d'écrire librement.

La place d'Hélène Brion est vacante pour le moment, mais elle est peu enviable et je ne vous engage pas à vous précipiter pour la prendre. Je suppose qu'Hélène Brion dût la quitter avec plaisir, mais elle a pu en sortir la tête haute !

Encore une qui ne fait pas esclandre de son incarcération. Il est probable que celle-là aussi a pu affermir en prison ses profondes convictions et éclaircir ses bonnes et généreuses idées.

En somme, et pour en finir aujourd'hui, la Prison politique est supportable et donne à qui la subit une conviction plus forte. Ne pleurons pas sur nos prisonniers politiques. Respectons-les tant qu'ils en restent dignes.

Georges YVETOT.

LA GUERRE AUX ENFANTS (1)

« On élève les enfants des hommes comme les petits des animaux. Les parents s'attachent non pas à préparer les enfants à une œuvre digne de l'homme ni aux tâches humaines qu'ils sont appelés à remplir en leur qualité d'êtres raisonnables et aimants, mais uniquement en vue des plaisirs qu'ils peuvent en avoir. Ces parents perdent les qualités humaines et le bonheur qui en découle et deviennent simplement des bêtes de race. »

TOLSTOI.

III

Je n'ai jamais compris la désinvolture avec laquelle les puissants de notre triste monde jugent les malheureux, étant donné qu'ils tiennent leur soi-disant supériorité du hasard des naissances. Comment ne se disent-ils point, devant ceux qu'ils condamnent si aisément : « Nous aurions pu être à leur place ! » S'ils y réfléchissaient, la sécheresse de leur cœur tomberait, leur pensée s'ouvrirait aux causes profondes et ils ne transformeraient plus si délibérément les victimes en coupables.

De quel droit l'Etat se substitue-t-il au Destin en rompant le lien naturel entre la mère et l'enfant ? Est-ce pour empêcher une trop grande affluence de petits pauvres et parce que, comme certains l'affirment, « ce serait trop commode, on n'aurait qu'à avoir beaucoup de mioches et les faire élever par l'Etat ! » Ces gens-là oublient que l'Etat, aux prises en ce moment avec la nécessité de remplir l'immense brèche faite aux vies humaines par la guerre, demande effrontément à tous de se mettre à la besogne repopulatrice, devenue un devoir patriotique. Ces invitations impudiques ne le rendent point meilleur aux malheureux ; et lorsque le troupeau, docilement accru, réclame la pâture pour les petits, l'Assistance Publique répond : « Vous êtes tous indignes d'être pères et mères ! Je suis non seulement le père nourricier des « Enfants Assistés », je suis leur tuteur. Je remplace les *parents indignes*. »

L'Etat, au lieu de défendre les intérêts des malheureux, décrète leur déchéance parentale. Leur pauvreté est une raison suffisante pour qu'il les déclare indignes et qu'il voue leurs petits à l'opprobre en leur attachant au cou « le collier infâme ». Et tout cela, parce qu'il suppose que les prolétaires ne tiennent pas à leurs enfants. C'est une grave erreur. L'instinct de la propriété, que je sache, ne développe point spécialement la tendresse familiale ni le sens pédagogique. Les enfants des travailleurs ne sont ni moins aimés, ni moins bien élevés dans la généralité que les enfants des bourgeois. L'exemple du travail est un meilleur éducateur que les habitudes d'une vie luxueuse. Les préjugés des riches les empêchant souvent d'aimer véritablement leurs enfants.

Certes, les *parents indignes* existent, mais non pas parmi les miséreux, à quelques rares exceptions près. On les trouve dans la foule des vaniteux et des orgueilleux qui foisonnent dans la classe des possédants. Ils n'abandonnent pas leurs enfants à l'Assistance, ils les gardent précieusement afin de pouvoir satisfaire leurs préjugés de vanité et d'orgueil, et lorsque les malheureux ne se prêtent pas à ces desseins, ils sont terrorisés à domicile.

Je n'exagère point, témoin cette histoire, que je tiens d'une source certaine : Une famille très aisée. Le père occupe une situation très honorable. La mère porte fièrement l'honnêteté de la maison. Ils sont indulgents pour les gens de leur espèce et très sévères pour les malheureux. Leur fille ne ressemble ni à l'un ni à l'autre. Elle est romanesque, naïve, pitoyable et pleine de dignité humaine, qui fait défaut à ses parents. Elle prépare le brevet supérieur et suit des cours dans le quartier de la Sorbonne. Souvent elle répète ses leçons en prenant le frais au jardin du Luxembourg. Elle y fait la connaissance d'un don Juan, qui considère toutes les femmes comme des fruits offerts par la nature à l'appétit de l'homme. Il s'amuse à rendre la fillette amoureuse de lui et en fait sa maîtresse. Le jour où il s'aperçoit qu'elle est enceinte, il veut s'en débarrasser en lui déclarant qu'il ne peut l'épouser. La pauvre petite répond qu'elle est prête à quitter sa famille et à se consacrer à l'éducation de leur enfant. L'homme ne veut rien entendre et préfère lui-même essayer de la faire avorter. L'essai ne réussit point, la fillette tombe malade. Le médecin appelé constate la grossesse de la malheureuse enfant et la tentative d'avortement pratiquée par une main habile. Elle dut tout avouer. Les parents n'eurent qu'un cri :

« — Il va l'épouser ou nous allons le traduire en justice. »

L'idée du chantage répugne à la pauvrette.

« — S'*il* pouvait m'épouser, *il l'aurait fait* », réplique-t-elle.

Et comme les parents la pressent de questions auxquelles elle ne veut répondre, on lui dit :

« — Les tribunaux l'obligeront à dire la vérité. »

« — Je nierai tout ! s'écrie la jeune fille exaspérée. Je préfère renoncer à son amour ! »

Mais les parents ne se contentent point de ce sacrifice.

(1) Voir les articles précédents dans « La Voix des Femmes », du 27 février et du 3 avril.

« — Et « la honte » que tu apportes dans notre maison ? »

« — Je travaillerai pour élever mon petit. »

« — Y songes-tu, malheureuse, une fille-mère dans notre famille ? Jamais ! Il faut qu'*il* t'épouses, qu'*il* s'arrange. Nous ne voulons pas de bâtard chez nous. Nous l'abandonnerons plutôt aux « Enfants Assistés ».

Terrorisée de la sorte la pauvrette disparut un matin. On n'a jamais pu la retrouver. A-t-elle été recueillie par un passant pitoyable ? S'est-elle prostituée ? Peu importe. Elle a préféré la mendicité ou la prostitution à l'abandon de son enfant. L'instinct maternel a dû la guider. Elle a pris le moyen qui s'offrait de sauver son enfant. Ce qui est certain, c'est qu'elle n'eût pas été réduite à ces extrémités si les « Enfants Assistés » étaient une institution secourable et non le châtiment de la maternité pauvre.

Véra STARKOFF.

Un exterministe de gauche

(M. Augustin Hamon)

« Elle méritait sans doute la mort
pour lui apprendre à vivre. »
(Suarès).

M. Augustin Hamon, l'écrivain social et politique bien connu, est un sentimental à sa manière. Professant à l'égard de l'humanité présente une indifférence sans pareille, il témoigne aux hommes de demain un intérêt particulier. Au sein de la Section Française de l'Internationale Ouvrière, M. Augustin Hamon est, je crois, un des seuls militants qui soit « exterministe » dans toute l'acception du mot. Encore que son passé impeccable, sa vie sans tache, son séjour en exil, ses ouvrages nombreux et son activité comme directeur de l'*Humanité Nouvelle* soient des gages certains de son orthodoxie socialiste, cette attitude pourrait paraître à ceux qui ne sont point familiarisés avec la doctrine de guerre de M. A. Hamon pour le moins étrange. C'est à leur usage que je m'efforcerai d'exposer ici le point de vue tout spécial et, je l'avoue, un peu déconcertant de l'honorable auteur de la *Psychologie du Militaire Professionnel*.

Posant comme postulat que cette guerre est génératrice de la Révolution en tant qu'elle donne aux peuples la notion de leur force et leur prouve l'incapacité de tous les gouvernements bourgeois de mener la guerre à bonne fin, M. A. Hamon est tout naturellement amené à en déduire que les chances d'un mouvement populaire croîtront proportionnellement à la durée de la guerre. Dans ses *Leçons de la Guerre Mondiale*, il démontre que le caractère démocratique du présent conflit résultant de la participation directe des masses à la conduite de la guerre et le bouleversement universel produit par la guerre dans tous les domaines de la vie (cherté des produits alimentaires, suivie de la disette, épuisement général, échecs partiels des offensives de vaste envergure) sont autant de facteurs de la germination dans les couches profondes du prolétariat, classe la plus cruellement atteinte dans ses intérêts vitaux, d'un mécontentement susceptible de revêtir à son tour un caractère révolutionnaire. Pour les motifs exposés ci-dessus, M. Hamon pense (à tort ou à raison) que les autocraties détentrices du pouvoir ont actuellement seules intérêt à mettre fin à la guerre, dans le but de maîtriser les mouvements populaires qui n'existent encore qu'à l'état embryonnaire, tandis que les peuples ont tout avantage (?) à voir la guerre se prolonger, chaque nouveau mois contribuant à faire monter la marée révolutionnaire qui finira ainsi par rompre les digues ébréchées déjà du Monde Capitaliste en décomposition. Les gouvernements, dans leur course effrenée aux conquêtes ouvertes ou dissimulées, sont parvenus tout au plus à ameuter les nationalismes et à provoquer des heurts entre impérialistes de tous les pays, sans toutefois parvenir à réaliser par la seule force des armes leurs ambitions respectives. Aussi les armées immenses imposées aux nations et subies par elles en vue de l'accomplissement d'une tâche déterminée ayant manqué leur but, auront perdu, au gré de M. Hamon, leur raison d'être initiale et se trouveront définitivement discréditées. L'idée de patrie elle-même, holocauste sanglant et impitoyable, pour avoir requis de trop nombreuses victimes, deviendra haïssable à tous.

Quand les peuples auront définitivement acquis la certitude de l'incompétence gouvernementale, quand mûs par la famine, unique levier révolutionnaire (c'est M. Hamon qui parle), et gagnés par l'influence maximaliste, ils saisiront les rênes du pouvoir, ce sera fait pour tout jamais du Régime Capitaliste et de la Paix armée, cette guerre à l'état latent.

La foi en les bienfaits de la Révolution et du Socialisme intégral qui doit en découler honore beaucoup M. Augustin Hamon. Mais quels sont les moyens qu'il préconise en vue de la mise en pratique de sa thèse de la Révolution rédemptrice ? Ayant posé le postulat du mouvement collectif spontané devant têre engendré par certains facteurs sociaux, M. Hamon conseille de prendre une attitude passive de peur de compromettre le mouvement en le faisant éclore trop tôt et dans des conditions peut-têre défavorables. Ce mouvement étant appelé à procréer lui-même des hommes nouveaux, il est superflu que les chefs actuels du prolétariat condamnés à être débordés par le dit mouvement futur que force leur sera de suivre mais qu'ils n'auront pas fomenté et dont ils ne pourront, par conséquent, garder la direction, prennent une initiative quelconque et engagent de leur côté une tentative d'action directe. Je précise : un mouvement populaire ne pouvant naître que du fait de la réalisation d'un concours déterminé de circonstances, il est juste d'attendre l'heure propice et de laisser le dit mouvement prendre corps lui-même.

Encore qu'elle soit souvent contredite par les faits et au point de vue historique contestable, cette conception, qui résulte d'un fatalisme social poussé à l'extrême, ne manque pas d'intérêt, sinon de justesse. M. Hamon, qui est pourtant un psychologue social expérimenté, doit bien savoir que pour prendre corps un mouvement demande à être mis à jour et que c'est là qu'intervient l'initiative individuelle. Seule l'action commune des masses d'une part, et des individus actifs d'autre part, parvient à mettre en valeur, à orienter et à cristalliser un mouvement populaire. On ne connaît pas dans l'histoire un seul exemple de révolution qui ne se soit pas incarné en l'âme d'un chef. Les mouvements requièrent, je le répète, un concours de circonstances qui les favorisent. Mais c'est aux individus conscients et capables de dominer la situation, qu'il incombe d'en hâter l'avènement par la création d'une ambiance révolutionnaire conforme à son caractère.

Le rôle des personnalités marquantes sachant mettre à profit les circonstances dans toutes les révolutions ne fait de doute pour personne. Le « passivisme » préconisé par M. Hamon ne peut être en aucun cas pratiqué utilement.

Je me suis appliqué jusqu'ici à formuler sur les méthodes d'action (ou d'inaction) que M. Hamon a faites siennes, quelques

réserves qui, à mon sens, s'imposaient. C'est le fond même de sa pensée que je me propose de soumettre maintenant à un examen succinct. Ayant admis que la guerre doit engendrer la révolution, et que la révolution est appelée à son tour à engendrer certains *effets*, M. Hamon développe sur le même plan le Passé, le Présent et l'Avenir. Je crois devoir attirer ici l'attention de l'honorable écrivain sur le mal-fondé de cette méthode historique. Profondément irrationnelle, elle est susceptible de détourner l'auteur des faits immédiats et de l'inciter à interpréter les événements conformément à ses vues propres, au lieu que de lui en faire suivre avec impartialité l'évolution continue. Mais passons encore outre ce vice de forme pour supposer grâce à une guerre de longue durée l'avènement d'une révolution sociale universelle, susceptible de modifier la face du monde et de procurer un bonheur éventuel à l'humanité future. Un tel bonheur serait-il chose possible ? Lord Landsdown, dans le clairvoyant message publié il y a quelque temps par le *Daily Telegraph*, attire l'attention de ceux qui président aux destinées du monde sur le danger qu'il y aurait à prolonger ce conflit. « Quand l'Europe, saignée à blanc, terminera la guerre », a dit le noble lord, « telle sera sa faiblesse que les forces de cueillir les fruits de la Paix lui feront désormais défaut ». Dernièrement encore, dans son éloquent discours prononcé au Conseil National du Parti Socialiste à Paris, M. Henderson a dit : « Si la guerre finit par l'Epuisement général, ce sera un désastre pour l'humanité entière. Et un des leaders les plus distingués de la minorité anglaise a tenu à mettre ses collègues en garde contre l'éventuelle explosion dans le cas où la guerre se prolongerait, d'un mouvement extrêmiste comportant des excès funestes souvent et si lourd de conséquences.

Mais M. Augustin Hamon ne semble pas tenir compte de ces considérations dont l'importance est, à son gré, minime. Le monde ayant environ 2 milliards d'habitants, la mort de 20 millions d'hommes n'influerait en aucune façon sur le développement ultérieur de l'Humanité. La mise à feu et à sang ou même la totale annihilation de tous les foyers de culture Européenne ne saurait étant doné le caractère « Mondial » de la Civilisation Moderne, influer sur son jugement. M. Hamon veut bien reconnaître que la destruction des centres vitaux dépositaires du patrimoine, cultural était désostreuse dans l'antiquité. Il croit pourtant qu'aujourd'hui il se trouverait dans les coins même les plus perdus de cette planète des peuples capables de recueillir le Testament de la Vieille Europe et de poursuivre son œuvre. Il importe donc peu que la guerre ruine le monde actuel puisque sur ces décombres doit naître un monde nouveau. Et suprême consolation, quelle que soit l'étendue du cataclysme, il restera toujours suffisamment d'humains pour continuer la tradition. Paradoxe sinistre et combien dangereux. Doctrine arbitraire et combien inhumaine. Tenir la guerre pour une opération apte à guérir l'humanité du mal dont elle est atteinte par voie d'élimination progressive de tous ses organes, fait penser au savant docteur qui ne trouverait rien de mieux pour calmer la migraine violente dont souffre son malade que de lui trancher la tête. Assister en spectateur passif à la catastrophe mondiale et suivre d'un œil impassible le cours inéluctable des événements, sous prétexte que le mal tue le mal et se supprime lui-même équivaut à la négation de toute action individuelle ou collective. M. Hamon s'il voulait être logique jusqu'au bout, condamnerait ainsi tout mouvement gréviste tendant à améliorer la situation matérielle de la classe ouvrière, parce que les concessions arrachées au Capitalisme si elles n'en fortifient pas les assises, retardent au moins sa chute définitive en laissant décroître l'effervescence révolutionnaire.

Sacrifier au profit d'un bonheur futur très problématique l'humanité présente me parait pure folie. Ce saut mortel dans l'abime inconnu que M. Hamon propose à l'Europe d'effectuer le cœur léger, n'est-ce pas là une idée de caractère moyenageux et d'inspiration chrétienne ? Les Inquisiteurs infligeaient jadis aux incroyants et aux hérétiques les tortures les plus raffinées dans le but de leur assurer le salut et de leur faire mériter dans l'Autre Monde une vie meilleure. M. Augustin Hamon serait-il un digne descendant de Torquemada.

CENSURE

Il est curieux de voir un écrivain socialiste dont toute l'existence semble avoir été vouée à l'œuvre noble entre toutes de l'amélioration générale faire table rase au nom d'une entité fictive des convulsions où se débat l'Humanité entière.

Qu'on cesse donc de palabrer sur l'avenir quand la cité est en feu. Ceux d'aujourd'hui méritent, je pense, au même degré que nos petits enfants notre affection et notre sollicitude. « Catilina est aux portes de Rome » et l'on délibère encore. L'Europe se meurt et il se trouve d'honorables sociologues qui la poussent au suicide et la poignardent dans le dos.

CENSURE

WALDEMAR GEORGE.

Les Forces Détournées

Et puis, voici des vers. Voici les battements d'un cœur. Voici, aux tempes et aux poignets, les pulsations d'artères fiévreuses. Voici le rythme d'une pensée ardente et généreuse, violente en ses amours et en ses révoltes, frénétique en ses douleurs, en ses indignations, en ses pitiés. Voici l'œuvre palpitante, puissante et sincère d'une poétesse inspirée par la guerre contre la guerre, ses atrocités, ses férocités, sa stupidité.

Etes-vous en un moment particulièrement douloureux, traversez-vous — après tant de périodes dont on est sorti chaque fois plus meurtri — une période de désolation plus grande où l'être tout entier saigne et gémit et se croit bien vaincu ; souffrez-vous de silences qui se sont établis entre vous et des êtres que vous aimiez, parce que vous ne sentez plus et ne pensez plus de même ; souffrez-vous d'amitiés perdues, de cette impossibilité d'exprimer désormais tout haut ce que vous éprouvez, ce que vous croyez, ce que vous voyez ; avez-vous des désespoirs

affreux devant l'esclavage incurable et la lâcheté des hommes, prenez ce livre d'Henriette Sauret (1).

Prenez ce livre dans lequel vous vous retrouverez et qui vous offrira un esprit, une âme et un cœur fraternels. Prenez ce livre qui vous donnera la consolation et le réconfort de pouvoir pleurer, souffrir, crier, vous exhaler enfin dans la sécurité d'une émotion en laquelle se reconnaît et se réfugie votre propre émotion.

Voici une jeune femme qui, dès le mois d'août 1914, a su rester femme et humaine et, souffrant dans sa chair d'un paradis perdu —

Nous perdons la langueur des nuits, l'acte des jours,
Le succulent des fruits, l'arôme des corolles...
. . . . . .
On nous a confisqué nos allègres vacances
On nous prend nos baisers, et nos pas et nos cris —

a su recueillir et comprendre toutes les souffrances des autres femmes : amantes, épouses, mères.

Qui a connu la torture des adieux, le vacillement à la minute de la disparition de la forme chérie, la stupeur, le vertige de la solitude ne lira pas sans un tressaillement de toute la mémoire des strophes comme celles-ci :

Quand elle se trouva tout à coup, dans la vie,
Sans lui, d'abord ce fut la muette agonie...
La sombre fixité, l'arrêt
Les membres et l'esprit prostré.

Dès le seuil de cet enfer où nous pénétrions, en plein soleil, en pleine moisson, elle a entrevue — Cassandre animée d'une lyrique claivoyance — la réalité, l'horreur de cette guerre qui s'abattait sur le monde, les abîmes où nous allions rouler et que les ruines des nations, les millions de cadavres et les océans de sang et les océans de larmes ne parviendraient pas à combler.

Et femme elle était, femme elle est restée, portant en soi l'instinct de vie, l'amour de la tendresse, de la beauté, de la joie, du rêve, de l'idéal, levant bien haut par dessus les haines, les carnages, les fureurs homicides, le flambeau qui ne doit pas s'éteindre, le flambeau qui doit luire dans notre nuit et dont la lueur nous guidera demain à travers le chaos. Parmi tant d'héroïnes, de guerrières, de Cornélies, de Squaws, elle fut, elle voulut être une des vestales qui gardent intacte la flamme lumineuse où s'alimente la Pitié.

Et, à mesure que nous vivions la quotidienne passion, à mesure que chaque jour nous apportait une peine de plus que nous n'avions pas imaginée, à mesure que, de saison en saison, notre malheur passait notre espérance, elle a compris, pénétré davantage toute l'inutilité, toute la vanité des clameurs guerrières, toute la fragilité de l'œuvre détestable des conquérants, toute la folie du remaniement éphémère de la carte du monde au prix de tant de richesses gâchées, perdues, anéanties ; elle a réalisé que de la mort et de la haine il ne peut sortir que mort et que haine et elle a réclamé pour toutes les victimes, pour tous les sacrifiés.

Prouvez quelle éclatante fin
Quelle formidable victoire
Pourrait être assez péremptoire
Pour compenser tant de chagrin.

Elle a réclamé, en des strophes vengeresses et qui jaillissent comme des étincelles sur l'enclume de sa forge, étincelles qui n'ont pas toutes le même éclat, la même pureté, mais dont les moins brillantes disparaissent dans l'abondance et la richesse d'une brûlante inspiration.

Printemps de la terre, et printemps humains annuellement massacrés, cités détruites, nations ravagées, énergies gaspillées, muscles, cerveaux, cœurs et sens broyés, déchirés, mutilés, voici les forces détournées. Voici les forces de vie réunies, concentrées, tendues vers ce seul but : la destruction, la destruction de tout ce que les hommes possédaient de plus jeune, de plus fort, de plus beau, de plus précieux, destruction dont la science n'est plus que la serve prostituée.

Mais Henriette Sauret, comme tous les êtres d'audace et de vaillance ne veut pas désespérer et son livre se termine par le Credo le plus émouvant :

Je crois à la prospérité...
Je crois au pouvoir des cerveaux...
Je crois à l'art, je crois à ses calmes héros.
Je crois au rire, au rêve, à l'amour, à la joie.

Elle retrouvera aussi sa foi dans la Science, qui reste le présent splendide fait aux hommes par la Vie... et par laquelle seule on peut entrevoir qu'ils assureront un jour le triomphe des Puissances de Vie contre les Puissances de Mort.

Louise BODIN.

(1) **Les Forces Détournées**, par Henriette Sauret. « Les Forgerons », éditeurs.

Notes d'une Villageoise

« ANGOISSES »

Je place ton berceau, ô mon fils, parmi les genêts d'or et la bruyère rose, près de la haie où niche le pinson, car je veux autour de ta couche toujours plus de fleurs et de chansons.

Dans ma main durcie par le labeur, mets ta menotte dont le toucher m'est doux. Tout est confiance autour de nous : le lézard prend la caresse du dernier rayon de soleil, la belette sort de son trou, et la musaraigne craintive s'arrête un instant près de nous.

Et toi, mon chérubin, souriant aux bêtes, aux fleurs, à la vie, tu jases et ton murmure est doux comme la brise.

Le soleil baisse à l'horizon et jette ses derniers feux... Oh !... comme rouges sont les nuages, que de sang dans l'infini... Chut ! mon ange, ne le dis pas, ce mot des tout-petits, peut-être qu'à cette heure tu n'as plus de papa....

***

Oh ! la tristesse des jours sans Toi...

Seule, sans autre ami que le chien qui dort auprès de l'âtre, seule avec mes pensées, je regarde le ciel. — Il est pur, il est doux comme l'étaient nos rêves avant que la guerre qui nous meurtrit tous ne les vienne entacher de sang.

Je regarde le ciel et je pense à Toi. Est-il pareillement pur celui que tes yeux voient ? Ton âme se peut-elle élever au-dessus du charnier et trouver dans l'azur l'espérance d'un monde où l'amour sera la sainte Loi ?...

... Alors ma pensée suit la tienne et nous rêvons ensemble malgré les espaces, malgré la loi des hommes, d'une vie terrestre parmi des êtres pacifiques et simples.

Je regarde le ciel, une bande de noirs corbeaux passe, l'assombrissant ; c'en est fait, le charme est brisé, mon cœur pense à tes souffrances, aux dangers que tu cours, à la mort qui te guette.

Oh ! la tristesse des jours sans Toi...

Germaine DEGROUD.

Bouquet de Muguets

A Colette Raynaud

Mai 1918.

Fleurissez-vous, mesdames, fleurissez-vous !... Voilà le muguet, mesdames !...

Il est frais, il est coquet, le beau muguet de mai !...

Le muguet vous portera bonheur ; mettez-le vite à vos corsages, gentilles demoiselles !... Il vous embellira !...

⁂

Eh ! oui, le muguet nous revient cette année, tout blanc, comme tous les ans, malgré tout ce qui a coulé de sang dans les sillons et dans les bois d'une partie de notre doux pays de France.

Le Printemps et l'Amour se moquent bien de la folie furieuse et sanguinaire qui sévit parmi les hommes.

Il apparaît, le Printemps. Il égaie, il réchauffe les cœurs et fait fleurir malgré tout l'amour parmi les hommes.

⁂

La haine aura vécu son temps, son temps cruel et toujours irréparable. Mais cela ne peut durer encore bien des jours !... Il finira l'horrible cauchemar !

⁂

La Nature est belle, la nature est bonne, pourquoi donc l'Humanité ne serait-elle pas aussi belle et aussi bonne ?

O Nature, tu ne nous désespères pas, car les humains viennent de toi et ils retourneront à toi.

⁂

Les hommes ont arrosé la terre du plus pur de leur sang.

En tombant par milliers, les vivants ont décuplé les forces vives du sol. Leurs cadavres en se dissolvant ont engraissé le terrain où poussera plus dru le blé pour le pain qui nourrit les hommes...

⁂

Et quand le soleil éclairera le monde, quand la chaleur de ses rayons fécondera cette terre nourricière des humains, les muguets encore refleuriront.

⁂

Fleurissez-vous mesdames, voici du beau muguet !

Garnissez vos corsages gentes fillettes, voilà le muguet qui vous portera bonheur !

⁂

Ah ! du bonheur, charmant muguet, apportes-en beaucoup au pauvre monde...

... Il en a tant besoin !

MARIANNE.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

Quatre-vingt-six ans d'action féminine

(Extrait de la *Vérité*)

Le mouvement suffragiste anglais, qui a obtenu récemment d'heureux résultats, a commencé en 1832. Il a fallu quatre-vingt-six ans de lutte pour arriver à conquérir une partie des droits réclamés.

C'est une quakeresse qui publia la première brochure réclamant directement le vote des femmes et qui fonda en Angleterre la première association politique féminine.

En 1865, commença la campagne parlementaire avec l'élection au Parlement du grand philosophe et économiste Stuart Mill. Un amendement, appuyé par une pétition signée de 1.499 femmes, fut présenté par lui et repoussé.

Deux ans plus tard, le mouvement suffragiste, jusqu'alors soutenu par des individualités, prit la forme de tous les courants modernes d'émancipation. Il fit appel au nombre. Des sociétés se fondèrent dans les grandes villes, puis s'unifièrent en un seul groupement divisé en sections. En 1868, eut lieu le premier meeting suffragiste où des femmes prirent la parole.

En 1869, on obtenait le vote municipal.

A Londres, en 1870, deux femmes étaient élues aux premières élections des conseils scolaires. A Manchester, miss Becker devait être réélue vingt ans de suite, et à Edimbourg, miss F. Stevenson, trente-trois ans consécutifs. La même année, un premier projet de loi suffragiste était voté en deuxième lecture, par 124 voix contre 91. Le gouvernement s'opposait à la discussion intérieure.

Trois ans plus tard, Disraeli recevait une pétition signée par 11.000 femmes. Dès lors, les pétitions ne cessèrent d'affluer. Les conférences, les meetings se multiplièrent. Le mouvement ne cessa de prendre de l'ampleur.

Lorsque fut votée, en 1884, la loi sur la réforme électorale, les suffragistes eurent la surprise de voir une centaine de leurs « partisans » parlementaires mettre leurs promesses dans leur poche. Cette loi accordait le droit de vote à deux millions environ de nouveaux électeurs, dont les ouvriers agricoles. Un amendement comprenant les femmes fut déposé, mais M. Gladstone, au nom du gouvernement, s'opposa à la discussion. Et les « amis » de la veille obéirent sans lutte à l'ordre d'en haut. Les femmes anglaises apprenaient ainsi ce qu'il en coûte de trop se fier aux promesses...

Jetées par dessus bord par des politiciens soucieux d'être bien en cour, elles apprirent à compter surtout sur elles-mêmes. Chaque année, des centaines de pétitions étaient envoyées au Parlement. En 1896, une seule pétition portait 257.596 signatures de femmes travaillant dans tous les domaines publics.

Dès 1897, aucune majorité ne put plus être obtenue au Parlement contre le suffrage féminin, et ce ne fut que par des manœuvres parlementaires que l'on évinça la discussion.

En 1902, Mrs Pankhurst inaugura l'Union sociale et politique des femmes. Voyant que les méthodes d'action employées jusqu'alors n'avaient pas abouti, la nouvelle société décida d'organiser une agitation plus bruyante. Ce fut l'époque des « suffragettes ». Bris de vitres, incendies, réunions tumultueuses.

Il n'est pas sans quelque ironie de constater que ceux qui désapprouvèrent le plus cette manière de se signaler, sont précisément les mêmes qui se pâment d'admiration devant la guerre

et ne trouvent de meilleur moyen que le massacre pour régler les différends politiques... Cependant, les « suffragettes » partageaient leur idéal guerrier. Elles ne trouvaient rien de mieux pour faire aboutir leurs revendications que la guerre... mais guerre bénigne qui ne coûta pas une goutte de sang.

Prison, grèves de la faim, violences et répression — naturellement.

Les autres suffragistes qui voulaient combattre en femmes, c'est-à-dire pacifiquement, blâmèrent le zèle tempétueux des « guerrières » et continuèrent leur vaste travail de propagande, plus fécond que quelques coups de marteau dans les glaces officielles. Les « guerrières » exaspéraient les hommes et effrayaient les femmes. Les pacifistes faisaient constamment de nouveaux adeptes. Elles soutinrent le parti socialiste, qui inscrivit le suffrage féminin à son programme. Aux élections de janvier 1910. 245 candidats au Parlement firent mention du suffrage des femmes dans leur programme, et une pétition réunit les signatures de 280.000 électeurs.

Une commission de la Chambre des communes élabora un « bill de conciliation » qui intéressait environ un million de femmes. Voté à 110 voix de majorité, il fut arrêté, puis repris en 1911, après une campagne de pétitions et de meetings. Cette fois, il obtint 167 voix de majorité. Mais, M. Asquith, premier ministre, s'interposa. Des pourparlers eurent lieu, le mouvement grandit encore. Cependant, les « guerrières » s'agitaient avec frénésie et le Parlement, effrayé, recula.

Et ce fut la guerre des hommes.

Le gouvernement actuel, obligé d'accorder le droit de vote aux soldats, marins et ouvriers en munitions, se trouva en présence de la foule féminine employée dans les usines, chantiers, administrations. L'activité intérieure du pays se poursuivait en partie grâce au travail féminin, et les ouvrières réclamaient leurs droits politiques. Le gouvernement était contraint de jeter du lest. C'est ce qu'il fit quand il ne put faire autrement. Six millions de femmes furent politiquement affranchies.

Il nous a paru intéressant de tracer rapidement le schéma de ces quatre-vingt-six années de luttes dont les éléments nous ont été fournis par la très instructive revue *Jus Suffragii*, organe de l'Alliance internationale pour le suffrage des femmes.

On peut se rendre compte de la persévérance et des efforts qu'il a fallu, pendant tant d'années, pour obtenir en partie d'aussi légitimes revendications. Tout le passé, tous les préjugés étaient et demeurent contre l'avènement de la femme à la vie publique. Toutes les forces d'oppression, toutes les forces mauvaises génératrices de guerres sont les irréductibles adversaires de l'émancipation féminine — car réactionnaires de tous pays savent bien que le vote accordé aux femmes, c'est une force de plus au service de la paix des peuples.

De la propagande parmi le peuple ouvrier féminin, à qui on prend son travail et sa santé et qui appelle de tous ses vœux une ère meilleure.

De la propagande, si l'on veut préserver l'avenir des horreurs qui désolent l'heure présente.

Comités, commissions, cénacles... tout cela est le vagissement d'une action à ses débuts.

Aujourd'hui, si l'on veut atteindre les Anglaises dans leur marche ascendante, il faut avoir avec soi la foule laborieuse, la foule exploitée et meurtrie des ouvrières dont la jeune énergie ne demande qu'à travailler pacifiquement pour le mieux être, la liberté et la paix.

Marcelle CAPY.

APPEL AUX AMIS

Voici bientôt six mois que notre vaillant organe la Voix des Femmes *lutte pour répandre coûte que coûte des idées d'humanité et de raison. Nous voulons continuer...*

Nous en sommes à notre vingt-cinquième numéro ; c'est dire quel courage il nous a fallu pour surmonter toutes les difficultés.

*La hausse extraordinaire du prix du papier ; la mauvaise volonté de certains vendeurs qui cachent au lieu de le montrer notre cher petit hebdomadaire, la campagne sournoise faite contre lui par des confrères peu recommandables qui craignent sa franchise et sa propreté ; enfin sa mise à l'*index *par les Autorités.*

En effet, notre journal est classé parmi ceux des journaux prétendus subversifs qui ne doivent pas avoir accès au front.

Tout cela est normal.

Beaucoup de nos amis n'ont cessé de nous encourager. Nos chers collaborateurs habituels nous ont prodigué leur concours entièrement désintéressé.

Ce n'est pas encore suffisant :

Il nous faut un concours plus effectif...

Nos amis nous comprendront. C'est à leur bourse que nous faisons appel de façon très loyale.

Nous voulons vivre, parce que nous avons conscience de notre utilité ; nous pouvons même apprécier, par la sympathie qu'on nous manifeste, les heureux résultats de notre propagande.

Aussi, sommes-nous persuadés que nos amis, nos vrais amis qui le pourront, ne manqueront pas de nous adresser de quoi continuer notre belle tâche d'éducation et d'émancipation de la femme.

Faites-nous des abonnés !

Envoyez-nous de l'argent ! !

Bon courage et Merci ! !

LA VOIX DES FEMMES

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris